

PHILIPPE II ET
LA LUTTE POUR
L'EUROPE

PHILIPPE II ET LA LUTTE POUR L'EUROPE

Guerre et révolte au
XVI^e siècle

Kevin Gony et
Natasja Peeters (dir.)

Racine

Sommaire

AVANT-PROPOS

Une genèse curieuse 8

M. Jaupart

De « l'indifférence complète » à un héritage durable 11

G. Parker

PRÉFACE

Le monde ne suffit pas : Philippe II et son temps 17

K. Gony

PARTIE 1

Philippe II : l'homme et le mythe

Philippe II : bon berger à la main lourde

Un roi face à la guerre civile et à la révolte aux Pays-Bas 31

G. Janssens

Tyran cruel, roi sage ? La réputation du roi Philippe II 41

Y. Rodriguez Pérez

Avec un « grand geste de majesté royale » : les portraits armés
de Philippe II comme outils de propagande royale 51

E. Trizzullo

Entre stratégie illuminée et négociations obscures : relations
diplomatiques entre Occident et Empire ottoman au temps de Philippe II 59

M. Duran

Un empire de papier : l'administration sous Philippe II 69

H. Deceulaer

La guerre de Quatre-Vingts Ans en miniature : les médailles historiques 79

J. van Heesch

PARTIE 2

Aux armes !

L' « armée des Flandres » de Philippe II : innovations tactiques et vestimentaires	95
P. Lierneux	
La perte de l'industrie d'armement par Philippe II : le transfert de l'armurerie des Pays-Bas du Sud vers les Pays-Bas du Nord	105
J. Punt	
Les tireurs partent au combat ! : du bruit des assiettes à celui des armes	115
N. Peeters	
La citadelle espagnole à Anvers : heurs et malheurs	123
P. Lombaerde	
Au service de Philippe II : les commandants espagnols lors de la révolte des Pays-Bas	135
R. Fagel	
Les instruments de la guerre : comment la triangulation a changé la guerre	145
A. Meskens	
Troubles politiques et financiers synonymes de frein au développement : les affaires militaires dans les provinces wallonnes des Pays-Bas de Philippe II	157
P. Bragard	
Rumeurs, imagination et description de mon meilleur ennemi, le Turc : l'Empire ottoman et son imagerie à l'époque de Philippe II	169
A. Born	
Un contretemps inattendu mais négligeable : la vision ottomane de la bataille de Lépante	179
N.D. Kut	

PARTIE 3

Guerre, conflits et culture matérielle

Briller de pouvoir : Philippe II et les armures 195

S. Smets

La Porte de Hal : monument historique, musée
et berceau de la collection des armes et armures 205

L. Wullus

Des dessinateurs sur le champ de bataille :
les guerres de Philippe II aux Pays-Bas mises en image 215

P. Martens

Dulle Griet ou les armes d'un monde flottant :
armes et guerre dans l'iconographie de Pieter Bruegel 229

N. Baptiste

Entre âpre gravité et satire mordante : les scènes de bataille au XVII^e siècle 241

L. Kelchtermans

Musiques en temps de guerre sous Philippe II :
de l'exaltation du pouvoir à la subversion 251

A.E. Ceulemans & F. Degroote

Le coffre à livres de Guillaume d'Orange : les Pays-Bas méridionaux
comme berceau des publications militaires 261

L.Ph. Sloos

ÉPILOGUE

La frontière belgo-néerlandaise : l'héritage territorial de Philippe II 271

B. De Ridder

NOTES 281

BIBLIOGRAPHIE 303

BIOGRAPHIES 317

INDEX 323

Une genèse curieuse

MICHEL JAUPART

L'ouvrage que vous tenez entre les mains a une genèse curieuse, et qui mérite d'être mentionnée. En 2019, la direction du War Heritage Institute prenait conscience du fait que le 7 octobre 2021 marquerait le 450^e anniversaire de la bataille de Lépante. Bataille célèbre s'il en est, qui marqua les esprits de son époque dans la mesure où elle fut le premier coup d'arrêt à l'expansion ottomane en Méditerranée et en Europe et mit fin à la conviction de l'invincibilité des armées ottomanes. Vous découvrirez en lisant l'ouvrage que la perception ottomane de la bataille fut largement différente de celle du monde occidental, mais il n'en reste pas moins qu'elle fut un moment important de l'histoire européenne, à telle enseigne qu'elle est toujours commémorée dans le calendrier liturgique catholique.

Le projet autour de Lépante a suscité beaucoup d'enthousiasme au sein du War Heritage Institute. L'idée a pris forme, a évolué, s'est élargie et a finalement pris une dimension beaucoup plus ambitieuse : cette bataille navale devait être intégrée dans un récit plus large et en partie recentré sur nos contrées – les Pays-Bas espagnols – et sur leur souverain légitime de l'époque, le roi Philippe II (1527-1598), qui régnait sur les Pays-Bas depuis 1555. Le projet « Philippe II et la lutte pour l'Europe » s'est également inscrit dans le cadre de la rénovation de la prestigieuse salle des Armes & Armures du Musée royal de l'Armée et de l'Histoire militaire, salle extraordinaire s'il en est, qui renferme la collection constituée progressivement par les ducs de Bourgogne, et qui est aujourd'hui propriété de l'État belge. Cette salle contient une extraordinaire collection constituée progressivement par les ducs de Bourgogne, largement enrichie au XVI^e siècle, et aujourd'hui propriété de l'État belge.

Après les travaux menés dans le cadre de la commémoration du centenaire de la Première Guerre mondiale et du 75^e anniversaire de la Seconde Guerre mondiale, avec la publication de magnifiques livres (*Au-delà de la Grande Guerre, Belgique 1918-1928* et *Guerre – Occupation – Libération. Belgique 1940-1945*), l'occasion ne pouvait être manquée d'accompagner ce projet d'un ouvrage qui saisit l'occasion de donner du sens à l'histoire de Philippe II ainsi qu'aux guerres qui

ont marqué son règne. Cet ouvrage a également l'ambition de redonner à ce monarque la place qui lui revient dans l'histoire de nos régions, tout en faisant le point sur la guerre telle qu'elle était conçue et menée au XVI^e siècle.

L'ouvrage rassemble ainsi des travaux rédigés par des chercheurs et chercheuses issus du War Heritage Institute, ainsi que des mondes académiques belge et étranger. Nous tenons donc à remercier ces auteurs et autrices pour leurs contributions : Nicolas P. Baptiste, Annick Born, Philippe Bragard, Anne-Emmanuelle Ceulemans, Harald Deceulaer, Frédéric Degroote, Bram De Ridder, Manuel Duran, Raymond Fagel, Kevin Gony, Gustaaf Janssens, Leen Kelchtermans, Naz Defne Kut, Pierre Lierneux, Piet Lombaerde, Pieter Martens, Ad Meskens, Natasja Peeters, Jeroen Punt, Yolanda Rodríguez Pérez, Louis Ph. Sloos, Sandrine Smets, Eva Trizzullo, Johan van Heesch et Linda Wullus.

Nous tenons particulièrement à remercier le professeur Geoffrey Parker, historien militaire américain dont l'influence est présente dans tout ce livre (comme celle de Philippe lui-même), notamment par le biais de ses études *The Army of Flanders and the Spanish Road, 1567-1659* (1972) et ses biographies sur Philippe II, dont son majestueux *Imprudent King: A New Life of Philip II* (paru en 2014). Sa préface témoigne de l'intérêt passé, présent et futur pour Philippe II et pour sa lutte pour le contrôle de l'Europe.

Le livre tourne autour de trois thématiques – le souverain lui-même et son règne, la conception et les outils de la guerre et l'interprétation artistique de la guerre – et rassemble une somme d'informations qui vous permettra de mieux comprendre les réalités de cette époque lointaine.

Avant de vous laisser plonger dans sa lecture, je vous prie de m'autoriser à profiter de l'occasion pour remercier mes collaborateurs, le Dr Natasja Peeters et Kevin Gony qui ont mené à bien la réalisation de ce bel ouvrage, et Sandrine Smets et son équipe, qui ont réalisé la rénovation de la salle des Armes et Armures pour en faire l'écrin que vous pouvez visiter aujourd'hui.

À travers eux, mes remerciements s'adressent également à tous les membres de leurs équipes respectives. Nous remercions aussi Diane Vanthemsche qui a réalisé la plupart des traductions et toutes les personnes qui à un titre ou à un autre ont collaboré à ces projets.

Mes remerciements s'adressent aussi aux éditions Lannoo-Racine qui ont rendu possible cette publication et au conseil d'administration de l'Institut pour son soutien sans faille à notre travail.

Bonne lecture.



De « l'indifférence complète » à un héritage durable

GEOFFREY PARKER

En 1920, Henri Pirenne, le plus célèbre des historiens belges, esquissait le thème de ce volume en trois phrases laconiques de son *Histoire de Belgique* :

L'Espagne qui a régné si longtemps sur la Belgique, n'y a rien laissé d'elle... De même que son sang ne s'est pas mêlé à celui du peuple, elle n'a exercé aucune action ni sur l'art, ni sur la littérature ; elle n'a même passé aucun terme de son vocabulaire aux dialectes flamands ou wallons. Les deux nations ont vécu l'une à côté de l'autre sans se pénétrer, ni se comprendre.

Dans son avant-propos, Pirenne indique qu'il a commencé à rédiger son volume « peu de temps avant l'envahissement de la Belgique par les armées allemandes » et en a rédigé la majeure partie « au sein de cette prison collective que Gand était devenu sous le joug allemand » ; avant d'ajouter « j'ai été déporté chez l'ennemi ». Il a commencé à réviser son texte dès son retour de sa prison allemande en Belgique, essayant, dit-il, de se « dégager de toute passion qui n'était pas celle de la vérité ». Néanmoins, Pirenne a rempli plusieurs pages supplémentaires de plaintes contre l'occupation injustifiée de son pays. Il semble avoir considéré le régime espagnol comme une occupation injustifiée similaire à l'occupation allemande.¹

Le « régime » a commencé en 1567, lorsque Philippe II a ordonné au duc d'Albe de mener quatre tercios d'infanterie espagnole et 1 200 cavaliers espagnols et italiens dans les Pays-Bas pour réprimer la rébellion et extirper le protestantisme. Leur longue marche depuis Milan, à travers les Alpes et le long de ce que les contemporains appelleront « Le Chemin des Espagnols », est un triomphe logistique. Mais dès qu'ils atteignent leur destination, « les Espagnols font des plus grandes foules qu'on ne saurait escrire ; ils confisquent tout, à tort, à droit, disant que tout sont hérétiques, qui ont du bien, et ont à perdre ». ² Après cinq ans, le coût et la conduite des tercios provoquent une nouvelle rébellion jusqu'à



1 **Infanterie espagnole en marche (c. 1580, Basilica of Nuestra Señora del Prado, Talavera, photo : Felipe Vidales del Castillo).** Des hommes armés de mousquets et d'arquebuses sont en tête, suivis de piquiers. Partie d'une frise de carreaux commandée dans les années 1580 pour célébrer les victoires du marquis de Santa Cruz. (Autrefois dans le couvent de San Antón à Talavera, aujourd'hui dans la cathédrale de la ville.)

ce qu'en 1576, lassés d'attendre le paiement de leurs arriérés de salaire, ceux-ci s'emparent d'Anvers et la mettent à sac. La Furie espagnole détruit 1 000 bâtiments (dont le nouvel hôtel de ville) et fait 8 000 morts. Les Espagnols ont abusé, violé et volé les survivants. Selon une victime, ils ont même brisé les *spaerpottkens* (tirelire) des enfants et en ont volé le contenu. Lorsque les vétérans quittent les Pays-Bas l'année suivante, leurs bagages, remplis de butin, pèsent 2 600 tonnes, soit une demi-tonne par homme. Néanmoins, par la suite, selon Pirenne, « À la haine qui, au XVI^e siècle, avait animé les uns contre les autres, Belges et Espagnols, a succédé une indifférence complète ».³

Il l'a écrit trop tôt. En 1935, la Furie espagnole a fait l'objet d'un film mémorable, *La Kermesse héroïque*, du réalisateur belge Jacques Feyder. Outre l'intrigue principale, dans laquelle les matrones flamandes du village de Boom près d'Anvers, débrouillardes et coquettes, évitent de subir un triste sort, le film présentait des aspects peu connus des hommes des tercios. Qui peut oublier le nain de régiment avec son singe, ou l'officier fastidieux qui préférerait la broderie aux embrassades ? Bien que le film ait remporté deux Oscars à Hollywood et trois prix internationaux, son accueil fut mitigé. Josef Goebbels, *Reichsminister* pour la propagande, assiste à la première de la version allemande, mais Franco l'interdit en Espagne et la *Legion of Decency* le condamne aux États-Unis. Le public

de plusieurs théâtres belges et néerlandais interrompt les représentations en scandant des slogans, en jetant des fruits pourris sur l'écran et même en détruisant les sièges ; la foule à l'extérieur (organisée aux Pays-Bas par la *Nationale Sociale Bond*) se déchaîne dans les rues. La police procède à vingt-sept arrestations à Amsterdam et trente-huit à Anvers.⁴

Néanmoins, en 1965, lorsque j'ai commencé mes recherches sur les raisons pour lesquelles l'Espagne n'avait pas réussi à réprimer la révolte hollandaise, la thèse de Pirenne sur l'« indifférence complète » prévalait. La plupart des historiens néerlandais du « Siècle d'or » ont étudié les raisons de la victoire de leurs ancêtres plutôt que celles de la défaite de leurs adversaires. Peu d'historiens belges travaillant sur le règne de Philippe II ont utilisé des sources espagnoles, alors qu'un matériel abondant était disponible non seulement en Espagne mais aussi en Belgique – notamment dans la série Archives générales du Royaume, Secrétairerie d'État et de Guerre, utilisée par plusieurs contributeurs à ce volume.

En outre, trois érudits belges avaient ramené chez eux des copies de documents pertinents dans les archives et les bibliothèques espagnoles. Au XIX^e siècle, Louis-Prospér Gachard, archiviste général du Royaume, a effectué plusieurs missions dans des dépôts d'archives étrangers où il a examiné plus de 10 000 documents du règne de Philippe II relatifs à l'histoire de la Belgique et a commandé des transcriptions de plus de 1 500 d'entre eux. Il a ensuite publié des résumés en français d'un grand nombre de ces transcriptions, accompagnés de documents justificatifs provenant d'autres archives. Aujourd'hui, ses notes et transcriptions constituent la « Collection Gachard » aux Archives générales du Royaume à Bruxelles.⁵ Entre 1957 et 1985, la Commission royale d'Histoire a envoyé Maurice van Durme en mission en Espagne pour cataloguer les manuscrits relatifs à l'histoire des Pays-Bas. Les premiers fruits de son travail sont apparus dans *Les Archives de Simancas et l'histoire de la Belgique*, qui décrit folio par folio d'innombrables *legajos* dans les séries *Negociación de Estado (Flandres et Rome)* et *Secretarías provinciales*. « Don Mauricio » (comme l'appelaient affectueusement en Espagne les archivistes et autres chercheurs comme moi) a également réalisé des inventaires similaires du matériel pertinent dans les archives et les bibliothèques de Madrid, tant publiques que privées, mais ils restent inédits. Enfin, dans les années 1960, Hugo de Schepper a rassemblé les microfilms de tous les documents de Simancas décrits par van Durme et les a déposés aux Archives générales du Royaume.⁶

Les auteurs des essais de ce volume combinent les efforts héroïques de ces trois chercheurs pionniers avec leurs propres recherches méticuleuses. Ils

déployaient des documents non seulement en espagnol, français et néerlandais, mais aussi en italien, latin et portugais ; et ils ont travaillé dans presque toutes les grandes archives d'Europe occidentale. Leur travail démontre la centralité des sources étrangères dans l'histoire des Pays-Bas au XVI^e siècle.

Bien que leurs recherches touchent à de nombreux sujets, leurs efforts collectifs passent néanmoins sous silence deux des affirmations de Pirenne : que le « sang [espagnol] ne s'est pas mêlé à celui du peuple [belge] » ; et que la langue espagnole « n'a même pas passé aucun terme de son vocabulaire aux dialectes flamands ou wallons ». En ce qui concerne le premier point, les registres paroissiaux de l'église de garnison de Saint-Philippe à l'intérieur de la citadelle d'Anvers témoignent de ce « mélange ». Ils contiennent par exemple les détails concernant 562 femmes qui se sont mariées dans l'église de la garnison entre 1625 et 1647. Bien que 230 d'entre elles, soit 41 %, portaient des noms espagnols ou italiens, peu pouvaient se prévaloir de deux parents nés en Espagne. La plupart des mariées étaient nées dans les Pays-Bas et beaucoup étaient décrites comme des *huius castri filia*, c'est-à-dire des filles d'Espagnols servant dans la garnison d'Anvers, qui comptait normalement 600 hommes.⁷

Les preuves de l'influence espagnole sur les langues néerlandaise et wallonne sont également nombreuses – ce qui n'est pas surprenant, étant donné que quelque 200 000 soldats espagnols ont servi aux Pays-Bas entre 1567 et 1706, date de la chute définitive du régime espagnol à Bruxelles. Plus de 200 mots espagnols sont entrés dans le vocabulaire wallon aux XVI^e et XVII^e siècles, et les néerlandophones en ont adopté bien davantage. Le dictionnaire néerlandais-anglais de Henry Hexham, *Het groot woordenboek*, publié en 1658, comprenait « Une annexe de mots dérivés et empruntés aux langues latine, française et espagnole, qui sont maintenant en usage chez les Néerlandais ». Ses dix-neuf pages contiennent 1 500 entrées, principalement des salutations, des jurons et des termes liés à la violence et à la tromperie (*saccageren*, *sinjoor*, *sodomist*, *squadron*, etc.).⁸

À première vue, le total a diminué depuis l'époque d'Hexham, car en 2017, l'*Atlas van de Nederlandse taal : editie Vlaanderen* n'a relevé que 169 mots d'emprunt espagnols dans le « *Standaardnederlands* » ; mais ce chiffre est trompeur à deux égards. Premièrement, Francisco Sánchez Romero a répertorié 70 « *Spaanse woorden in het Nederlands* » enregistrés pour la première fois entre 2000 et 2013. Ensuite, comme l'a noté Nicoline van der Sijs, « La domination espagnole a donc principalement influencé les dialectes néerlandais, plus que la langue standard néerlandaise » – peut-être parce que, selon elle, jusqu'à une

date relativement récente, l'élite belge avait tendance à parler français, et non néerlandais. Par conséquent, « Seules les couches inférieures de la population sont entrées en contact direct avec l'espagnol, et donc la plupart des emprunts espagnols se sont retrouvés dans les dialectes néerlandais ». En 1982, Leo de Wachter a dressé une liste de plus de 500 mots d'origine espagnole que l'on trouve encore dans le dialecte anversois. Ce n'est pas pour rien que le surnom d'Anvers est « *de Sinjorenstad* ». ⁹

L'influence linguistique ne se mesure cependant pas uniquement avec le recensement des mots empruntés. La préférence des francophones belges pour « nous autres » et « vous autres » (comme *nosotros* et *vosotros* en espagnol) et pour « septante » et « nonante » (plutôt que « soixante-dix » et « quatre-vingt-dix ») ne sont que les exemples les plus évidents de modes d'expression adoptés d'une langue à l'autre. Enfin, comme l'a démontré Robert Verdonk, une forme d'espagnol écrit s'est développée dans les Pays-Bas méridionaux au cours du XVII^e siècle, qui différait nettement du castillan péninsulaire. Si le contrôle de Madrid avait persisté après 1706, il ne fait aucun doute qu'une forme reconnaissable d'espagnol colonial – empruntant largement au néerlandais et au français – se serait développée, ressemblant à peu près à son original comme l'afrikaans ressemble aujourd'hui au néerlandais moderne. ¹⁰

Les vingt-quatre excellentes études réunies dans ce volume démontrent clairement que la thèse de Pirenne d'une « indifférence complète » est indéfendable, et qu'étudier les Pays-Bas à l'époque de Philippe II sans puiser dans les sources espagnoles n'a aucun sens.

Mare germanias



Jerusalem:



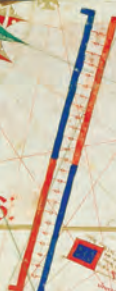
Tropicus caeci

Os montes clays em affrica



Scaz loa:

Castello damina:



Vinha equinodalis:

Mare b

Motes linc

Arabo profinotora

Mare oceanus:



Mare praesodi



Le monde ne suffit pas

Philippe II et son temps

KEVIN GONY

Sur l'avvers d'une médaille de 1583 célébrant Philippe II d'Espagne (1517-1598), on trouve l'inscription « *Non Sufficit Orbis* », inspirée d'un trait de Juvénal relatif à Alexandre III de Macédoine. Il a peut-être échappé aux panégyristes du monarque hispanique l'ironie du satiriste romain et le dédain envers l'ambition des puissants qui parcourent son œuvre. L'analogie est pourtant d'une justesse remarquable, tant les mots de Juvénal semblent convenir au fils de Charles Quint (1500-1558), *æstuat infelix angusto limite mundi*, héritier d'une monarchie décadente et corrompue. « Le monde ne suffit pas » traduit à merveille l'arrogance d'un roi, à l'image de celle de toute une caste noble qui propage son image en direction des masses.

FRAGMENTATION ET SOUMISSION

La liste des possessions de Philippe en Europe est impressionnante. Outre les territoires hérités de son père, il assure même pendant quelques années, par son premier mariage en 1554 avec la reine d'Angleterre et d'Irlande Marie I^{re}, une mainmise presque totale sur l'Europe occidentale. La mort de son épouse d'un cancer de l'utérus (ou kyste ovarien) en 1558 et la succession de celle-ci par la protestante Élisabeth I^{re} le privent de cette hégémonie et l'entraînent dans une longue rivalité hispano-britannique.

Outre le Saint-Empire romain qui se trouve entre les mains de ses cousins, le reste de l'Europe est peu impacté par Philippe. Au nord, l'union de Kalmar qui liait les pays scandinaves est brisée depuis la révolte suédoise de 1523. À l'est, l'union de Lublin de 1569 unit plus fermement les destinées polonaise et litua-

nienne au sein de la République des Deux Nations. La nouvelle « république » mesure ses appétits à ceux d'une grande-principauté de Moscou qui assure, sous le règne d'Ivan IV Vassiliévitch, sa transformation en tsarat de Russie et accroît son territoire avant de plonger dans la guerre civile (1583). Le seul concurrent est l'Empire ottoman, qui poursuit son avancée vers le cœur du sous-continent malgré l'échec du siège de Vienne en 1529.

Nonobstant les divisions territoriales, il n'existe aucune « unité » européenne. Le sous-continent ne représente que le terrain de jeu de rivalités dynastiques, dans lesquelles Philippe s'insère admirablement. Aucune identité « nationale » n'est présente en Europe entre la destruction de la Romanie en 1453 et l'émergence des États-nations modernes à partir de 1789.

L'instabilité constante et les calamités ainsi que la pression climatique qui parsèment le XVI^e siècle en Europe sont parmi les causes de l'instauration de régimes politiques tendant vers l'absolutisme à l'ouest et un renforcement du servage à l'est. Cette tendance s'exprime par la mise en place d'administrations développées destinées à supplanter les États médiévaux, un processus qui parcourt tout le règne de Philippe II. La condition paysanne (80 à 90 % de la population des Espagnes) ne s'améliore pas pour autant : légalement libres, les paysans subissent une pression économique constante des propriétaires terriens avec des rentes à court terme et de lourdes taxes. La domination des castes dirigeantes est double, elle s'exerce autant sur les sujets des couronnes ibériques que sur les colonisés.

PRÉDATION ET RAPINE

La puissance ibérique dérive de son opulence, elle-même bâtie sur l'exploitation. Les « découvreurs » portugais sont les premiers Européens à entamer une exploration systématique des côtes de l'Afrique dès le XV^e siècle avant l'arrivée des Castillans au « Nouveau Monde » à la fin du siècle. Le partage des conquêtes est entériné entre Castille et Portugal par les traités de Tordesillas en 1494 et de Saragosse en 1529, actes de naissance du colonialisme moderne. L'expansion portugaise est assujettie par la mort de son roi à la bataille d'Oued al-Makhazin (1578) et l'Union ibérique (1580-1640) qui consacre Philippe en tant que roi du Portugal. Les Espagnes mènent la course à l'exploitation, tandis que les sujets des couronnes britannique et française se joignent à la curée au cours du siècle.

La colonisation en Afrique relève de la prédation. Le continent est un réservoir de main-d'œuvre. Bien que les populations africaines soient soumises à



- 1 **Planisphère de Cantino (Biblioteca Estense e Universitaria, Il Bulino, C.G.A.2).** Ce planisphère qui montre l'état des connaissances européennes au tout début du XVI^e siècle a été sorti clandestinement du Portugal par Alberto Cantino, un espion au service du duc de Ferrare, en 1502. L'exploration n'en est alors qu'à ses débuts, et l'empire colonial qui sera celui de Philippe II n'en est qu'à ses balbutiements.

l'esclavage avant le XVI^e siècle, celui-ci voit la mise en place d'un esclavagisme systémique qui culmine au siècle suivant avec le commerce triangulaire. L'Afrique n'est pourtant pas un continent « vierge », mais une mosaïque de civilisations florissantes, sur lesquelles se greffent les comptoirs et colonies occidentales. Outre sa façade méditerranéenne, le continent africain est cerné d'établissements coloniaux qui assoient une mainmise sur l'équilibre des forces. Les sujets de Philippe II tissent une vaste toile qui englobe tout un continent.

À l'ouest, l'Empire du Djolof éclate en 1549, à la suite de la montée en puissance de l'Empire songhaï et des divisions internes, pour laisser la place à de petits royaumes, proies faciles pour les colonisateurs. Le Songhaï est lui-même écarté à la fin du XVI^e siècle par les conquêtes des sultans du Maroc. Dans les actuels Nigéria et Bénin, les cités-États yoruba passent sous l'hégémonie du royaume d'Oyo. Plus à l'est, autour du lac Tchad, le Kanem-Bornou impose son autorité sur la région au début du siècle et atteint son apogée sous le règne du sultan Idrīs ibn Ali ibn Idrīs III Alaoma. Une majorité de ces royaumes tirent une part de leurs revenus de l'esclavage.

L'Afrique centrale est dominée par plusieurs puissances bantoues, dont le royaume du Kongo sur la côte ouest. Ses souverains ont été convertis au christianisme dès la fin du XV^e siècle et le royaume est passé sous influence portugaise. La fourniture d'armes à feu permet au Kongo de réprimer les révoltes et d'an-

nexer le royaume de Loango au début du siècle. À l'intérieur des terres, il faut attendre 1585 pour qu'émerge l'Empire luba dans les actuels Katanga et Kasai, dont les contacts avec les colonisateurs sont presque inexistants.

À la pointe sud de l'Afrique se distinguent le royaume de Butua et l'Empire du Monomotapa. Les deux entités tirent leur richesse du commerce de l'or, mais la concurrence arabe, à laquelle s'ajoute celle des Portugais, amorce leur déclin. Au milieu du siècle, ce commerce cède la place à la traite des esclaves et ils sombrent sous l'influence des colonisateurs et de la puissance croissante des États arabes de Zanzibar et de Kilwa. Enfin, dans la Corne de l'Afrique persiste l'Empire éthiopien, chrétien, sauvé par l'intervention militaire portugaise en 1541. Le commerce des esclaves est florissant dans la région sous la houlette du sultanat de Sennar.

COLONISATION ET EXPLOITATION

La situation précolombienne des Amériques du Sud et centrale peut être mise en parallèle avec celle de l'Afrique. Si une organisation tribale du pouvoir était présente sur la majorité des terres, des structures étatiques existaient, quoique rapidement vaincues par les Européens. Celles-ci ont presque disparu à l'avènement de Philippe II. En deux décennies, l'Empire inca est morcelé et conquis. Seul le royaume inca de Vilcabamba résiste jusqu'en 1572. Plus au nord, la Triple Alliance aztèque est elle aussi conquise. Sous les couronnes de Philippe sont créées la vice-royauté du Brésil (1500), la vice-royauté de Nouvelle-Espagne (1535) et la vice-royauté du Pérou (1544).

Au nord du continent, la primauté hispanique est contestée par la France dès 1523 avec l'exploration de la côte est des actuels États-Unis d'Amérique par Giovanni da Verrazzano, puis par l'Angleterre dès 1585, et enfin par les Néerlandais au tournant du siècle. Le Petit Âge glaciaire a préparé un terrain propice à la colonisation : le déclin de la civilisation amérindienne du Mississippi s'achève entre 1500 et 1540, laissant à l'abandon les principaux sites urbains et fragmentant toute unité politique, tandis que la civilisation anasazie (culture pueblo) est entrée en période de déclin.

Le continent américain est la victime d'une invasion biologique depuis 1492. L'Échange colombien, le transfert entre l'Afro-Eurasie et les Amériques d'espèces végétales et animales, d'idées, de populations et de technologies, marque l'introduction de micro-organismes responsables de maladies infectieuses contre lesquelles les populations américaines ne sont pas immunisées. La varicelle, la rougeole, la malaria ou encore le typhus font des ravages chez les indi-

gènes, avec un taux de mortalité d'environ 90 % (de 60,5 millions d'habitants vers 1500 à 5,6 millions vers 1600), ce qui constitue un facteur déterminant de l'expansion des colonisateurs.

La presque disparition des peuples américains se déroule majoritairement avant le règne de Philippe II. Une épidémie particulière est toutefois à mettre en exergue. Les Nahuas d'Amérique centrale sont victimes de la variole (environ 8 millions de morts) aux alentours de 1520. Ils sont touchés lors de deux pics épidémiques à partir de 1545 (12 à 15 millions de morts), puis de 1576 (environ 2 millions de morts) par une maladie inconnue, nommée *cocoliztli* en langue nahuatl. Médecin personnel de Philippe II depuis 1567, Francisco Hernández de Toledo est envoyé en 1570 vers les Amériques pour y diriger la première expédition « scientifique ». Durant le pic de 1576 de cette fièvre hémorragique virale, il pratique des autopsies sur les victimes et décrit l'influence néfaste du traitement des populations locales par les colonisateurs sur leur santé et espérance de vie.

Le traitement des autochtones a déjà été dénoncé peu avant l'avènement de Phi-



- 1 Jean Théodore de Bry, *Conquistadors attaquant un village d'Indiens. Scène de pendaisons et bûcher* (gravure), (BNF C43324). La gravure a été réalisée pour une édition de la *Très brève relation de la destruction des Indes* (*Brevisima relación de la destrucción de las Indias*) du dominicain Bartolomé de las Casas.

lippe par le missionnaire dominicain Bartolomé de las Casas dans sa *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* (1539). Si l'influence du prêtre a incité Charles Quint à réformer, les lois favorables aux indigènes sont abrogées par Philippe en 1546 sous la pression des colons et des intérêts financiers. Las Casas renforce son statut en s'opposant lors de la Controverse de Valladolid (1550-1551) au théologien Juan Ginés de Sepúlveda, lequel affirme que les autochtones sont des êtres inférieurs amenés à être soumis et évangélisés. La Controverse illustre le rapport à l'altérité qui se développe, les tensions constantes auxquelles celui-ci sera soumis et le rôle ambigu de l'Église catholique romaine dans la justification de la colonisation, bien que la papauté condamne dès 1537 l'esclavage des peuples indigènes des Amériques et proclame leur droit à la liberté, à l'inverse des populations africaines auxquelles ces droits ne sont pas reconnus.

L'exploitation des ressources des Amériques est systématisée, jusque dans ses moindres détails. Le transport de celles-ci, et plus particulièrement des matières précieuses (argent, or, épices, sucre, tabac, etc.), est organisé dès 1566 sous forme de convoi maritime, la Flotte des Indes. Sous la menace des tempêtes et des corsaires, cette flotte, qui compte à la fin du règne de Philippe plus de 100 navires, ramène chaque année à Séville les richesses pillées dans les Amériques et inonde les Espagnes de biens précieux.

INTOLÉRANCE ET CONFRONTATION

Aux conflits impérialistes, le XVI^e siècle adjoint des conflits religieux entre chrétiens. Si la Paix religieuse d'Augsbourg de 1555 a provisoirement mis le couvercle sur les tensions dans le Saint-Empire, la France est plongée dans les guerres de religion de 1562 à 1598. Au sein des territoires philippins, l'expansion de la foi réformée et une politique de répression s'ajoutent aux rancœurs entretenues par les nobles dans les Pays-Bas pour des raisons fiscales et de volonté locale d'autonomie. Elles mènent ceux-ci à la révolte jusqu'à l'Acte de déposition de La Haye de 1581 consacrant l'indépendance de la République des Sept Provinces-Unies des Pays-Bas, puis à la guerre jusqu'en 1648. Philippe II doit ainsi aux tensions religieuses l'un de ses revers et la perte d'une partie de ses États.

La politique religieuse intolérante de Philippe II est exemplative de l'atmosphère de confrontation entre chrétiens au cours du XVI^e siècle, ou de la part de nations chrétiennes envers les autres fois. Dans la péninsule ibérique, Philippe poursuit une politique d'unification religieuse. Ainsi, il promulgue la Pragmatique

Sanction de 1567 imposant des mesures strictes aux morisques, dont l'interdiction de l'usage de l'arabe. Cette sanction provoque en 1568 la révolte des Alpujarras, qui se solde par la déportation de plus de 80 000 morisques en 1571. Cette politique peut être mise en lien avec l'intransigeance envers les chrétiens réformés des Pays-Bas, en un paroxysme de l'intolérance religieuse.

La concurrence la plus prégnante à l'hégémonie philippine est l'Empire ottoman. Alors que Philippe devient roi, le maître de Constantinople est Soliman I^{er}, dit « le Législateur ». En quelques années, le sultan efface le royaume de Hongrie de la carte et assoit l'autorité ottomane sur les Balkans et le sud de la plaine ukrainienne. En Méditerranée, la flotte ottomane inflige plusieurs défaites aux flottes chrétiennes. La forte présence turque dans l'océan Indien perturbe également les velléités coloniales ainsi que les lignes commerciales établies jusqu'en Indonésie. Enfin, la plus grosse épine dans le pied de Philippe est l'alliance franco-ottomane. Rivale des Espagnes, la France conclut divers accords avec la Sublime Porte (surnom diplomatique de l'Empire ottoman) dès 1526. Cette alliance menace la domination habsbourgeoise et limite la liberté de mouvement de Philippe.

Rien ne semble plus différent que ces deux figures historiques. Tandis que Philippe tisse sa toile au moyen de mariages politiques consanguins, Soliman choisit comme favorite l'une des esclaves chrétiennes de son harem, Roxelane. Alors que le bilan militaire de Philippe II est mitigé malgré d'impressionnants succès tels que le coup d'arrêt aux ambitions françaises en Italie, celui de Soliman est plus imposant. Ce dernier s'empare, outre ses conquêtes européennes, de toute la Mésopotamie et du Yémen et en Afrique du Nord de la souveraineté sur la Libye, la Tunisie et l'Algérie.

La situation de Philippe est toutefois moins aisée, les couronnes espagnoles étant grevées par les dettes laissées par Charles Quint, et Philippe est contraint de contracter plusieurs prêts. Sur le plan culturel, la cour de Madrid est sans conteste un soutien des arts, et le règne de Philippe coïncide avec la Renaissance espagnole, tandis que Soliman fait entrer ses terres dans un âge d'or artistique et culturel. Dans le domaine religieux, si le roi espagnol perpétue des politiques d'intolérance, Soliman adoucit les restrictions contre ses sujets chrétiens et juifs.

Enfin, un élément rapproche les deux souverains, à savoir la perte de leur héritier présomptif. Victime de conspirations de cours, Şehzade Mustafa est étranglé en 1553 dans la tente de son père Soliman sur ordre de celui-ci, tandis que le fils de Philippe, Charles d'Autriche (Don Carlos), difforme, malade de consanguinité et partiellement dément, meurt en 1568 en prison après avoir supposément pris contact avec les révoltés des Pays-Bas contre son père.

Soliman meurt en 1566. Le règne de son successeur, Sélim II, marque le début du déclin ottoman, souvent illustré par la défaite navale de Lépante du 7 octobre 1571. Une flotte ottomane est toutefois reconstruite en six mois et les Vénitiens vaincus en 1572. Pour les nations chrétiennes, le « Turc » est l'image de l'altérité proche, d'une barbarie d'abord religieuse et par conséquent morale et politique. Loin de l'orientalisme moderne infantilisant, le « Turc » est vilipendé pour son altérité mais non sous-estimé, et parfois loué pour le côté menaçant de ses armées. Un véritable croque-mitaine pour une chrétienté plongée dans les divisions.

« DÉCOUVERTES » ET RÉVOLUTIONS

Le sous-continent indien, l'Extrême-Orient et l'Océanie échappent encore majoritairement au contrôle colonial. Le déclin de la route de la soie au XV^e siècle est l'une des raisons qui motivent les Occidentaux à chercher une « route des Indes ». L'établissement de colonies en Orient est cependant ralenti par la distance, ainsi que par la concurrence ottomane et les résistances locales, mais les premiers jalons en sont posés au début du règne de Philippe.

Le grand port occidental des Indes, Goa, est conquis par les Portugais en 1510. La ville devient le centre du commerce avec l'Inde. Les Portugais profitent des divisions entre les États indiens pour installer des colonies-comptoirs, particulièrement sur l'île de Ceylan. Philippe s'autoproclame d'ailleurs roi de Ceylan en 1597. Depuis le nord, la conquête de l'Inde est en cours sous la férule de l'Empire moghol. En 1556, le sultan Akbar parvient sur le trône. Son règne voit l'unification de tout le nord du sous-continent.

En progressant vers l'est, on rencontre la dynastie Taungû, qui unifie la Birmanie dès 1535, en lutte avec son voisin, le royaume d'Ayutthaya (Siam). Celui-ci est à son apogée et contrôle, outre l'actuelle Thaïlande, toutes les régions khmères. L'Asie du Sud-Est est relativement stable en ce milieu de siècle, hormis la guerre civile qui ravage le Dai Viêt (1543-1592) entre nord et sud. Les Occidentaux ont pourtant déjà mis le pied dans cette zone avec la capture de Malacca, le verrou du détroit du même nom sur la route maritime vers la Chine.

Toujours plus à l'est se trouvent les Philippines, divisées en plusieurs sultans. L'archipel reçoit son nom occidental en 1543 de l'explorateur espagnol Ruy López de Villalobos en l'honneur du futur Philippe II, alors infant des Espagnes. Au sud, l'Océanie est encore largement une *Terra incognita*.

Enfin, l'Extrême-Orient est encore non touché par la colonisation. Volontairement isolé, le monde chinois vit une période de prospérité sous l'égide de la dynastie Ming. Le règne de Jiajing (1521-1566) est une période faste pour l'Empire du Milieu, malgré la menace mongole au nord et les pirates japonais sur les côtes. Le Japon est pour sa part bien plus influencé par l'arrivée des Européens. L'exemple le plus flagrant est l'importation d'armes à feu. Celle-ci permet au daimyo Oda Nobunaga d'être en 1582 le premier unificateur du Japon. Entre l'archipel et la Chine, la dynastie coréenne de Joseon assume quant à elle un rôle de puissance-tampon.

Le sous-continent européen connaît une évolution technologique grâce aux avancées de la Révolution scientifique. Cette « révolution » permet une augmentation et une diversification de la production. Les sociétés européennes se modifient également par le renforcement d'un absolutisme royal par suite de l'instabilité causée notamment par les guerres de religion et théorisé dès 1576 par le jurisconsulte Jean Bodin dans *Les Six Livres de la République*. Les guerres sont omniprésentes sur le continent au XVI^e siècle, avec leur lot de « progrès » techniques et de conséquences néfastes.

Enfin, l'Europe des débuts du règne philippin achève une évolution juridique, la « redécouverte » du droit romain. Au sein des universités, il est hybridé de droit canonique ainsi que de coutumes germaniques : le *ius commune* devient la norme. Le continent reste pourtant profondément divisé entre nobles et les pôles d'une bourgeoisie puissante et ambitieuse qui en contrôle les flux monétaires. C'est d'ailleurs sous l'impulsion de cette bourgeoisie que se réalise le tournant de la Révolution commerciale.

La « renaissance » du droit dit romain fait reculer les droits des femmes. Celles-ci sont exclues de la sphère publique pour être confinées à la sphère privée. Durant la seconde moitié du XVI^e siècle, alors que certaines exercent un pouvoir réel – quoique contesté –, la notion de pouvoir féminin entre en phase terminale. Seules quelques exceptions ponctuent cette période, telles que la reine Élisabeth I^{re} d'Angleterre, la reine de France Catherine de Médicis, la gouvernante des Pays-Bas Marguerite de Parme ou encore l'archiduchesse des Pays-Bas Isabelle d'Autriche. À cette infantilisation légale s'ajoute un climat de violence martiale qui provoque un accroissement des exactions à leur égard, tandis que la violence maritale reste systémique.

www.racine.be

Enregistrez-vous sur notre site internet et nous vous enverrons régulièrement une lettre d'information sur nos nouvelles publications, ainsi que des offres exclusives.

Rédaction Kevin Gony, Natasja Peeters
Conception Studio Lannoo (Nele Reyniers)
Mise en page Keppie & Keppie

Image couverture : Anoniem, *Spanish Soldiers killing Protestants in Haarlem*, gravure, c. 1567 (collection privée, Bridgeman Images)

Image p. 270 : Sofonisba Anguissola, *Portrait de Philippe II*, 1573, huile sur toile, 88 x 72 cm (Madrid, Museo Nacional del Prado)

Avec le support du War Heritage Institute



© Éditions Lannoo s.a., Tiel, 2022 et les auteurs

D/2022/6852/31

ISBN 978 23 902 5211 5

NUR 680

Tous droits réservés. Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit, introduit dans une banque de données ou publié sous quelque forme que se soit, électronique, mécanique ou de toute autre manière, sans l'accord écrit préalable de l'éditeur.